

Préface

J'ai eu le grand plaisir, il y a bientôt deux ans, d'initier cette intervention *in situ* du Collectif VOID à l'université Saint-Louis, dans le nouveau bâtiment de l'Ommegang alors fraîchement rénové, ensuite de soutenir et d'accompagner la conception et la réalisation de *Tapage nocturne* et de *Synonym's Synonyms*. Ce sont là deux propositions artistiques singulières et fortes, douées de sens, pensées *pour* et *à partir* du lieu où elles prennent forme dans l'espace : elles vont ainsi bien au-delà de la fonction décorative à laquelle sont souvent réduites les commandes artistiques ou architecturales par des institutions.

Ces propositions sont vouées à s'inscrire de façon pérenne dans un lieu qui m'est cher : j'y ai non seulement étudié dans ma jeunesse mais aussi travaillé comme chercheur pendant une dizaine d'années – c'était dans une autre vie, certes, une vie antérieure à celle que je consacre depuis quinze ans à l'art et à la littérature, mais cette vie autant que son lieu ont beaucoup compté dans mon parcours personnel. Partant, l'université est une institution dont je connais les codes, pour les avoir pratiqués – et jamais je n'aurais imaginé que je mettrais un jour cette connaissance de l'Autre universitaire, de son langage, au service d'un projet artistique.

En effet, il s'est surtout agi pour moi, dans le rôle de courroie de transmission entre VOID et Saint-Louis que j'ai joué tout au long du processus, de faire en sorte que se produise une vraie rencontre entre l'art contemporain et l'université – deux mondes éloignés l'un de l'autre, sinon cloisonnés, comme le sont les différents mondes qui composent notre société. Contribuer à réduire quelque peu leur étanchéité en leur trouvant un point de *fuite* autant qu'un point d'ancrage commun, dans une œuvre où ils puissent chacun faire résonner quelque chose de ce qui les constitue, les mobilise, les hante ou les traverse fut un beau défi, qui forma d'entrée de jeu l'horizon de cette collaboration curatoriale. J'emploie le verbe *résonner* à dessein, sachant que le son est le médium électif du Collectif VOID et qu'à l'université, conducteur et amplificateur des savoirs, il s'agit également de *faire entendre* aux étudiantes et étudiants quelque chose d'une pensée, d'un discours ou d'une méthode dont on espère qu'ils entreront en résonance avec leur for intérieur. Entre le sens et le son, il y a donc place pour des voies et des voix inattendues : j'ai toujours cru à la possibilité d'une homophonie fructueuse – heureuse comme peut l'être, parfois, le fruit du hasard – entre *résonner* et *raisonner*.

En habillant chaudement, sur deux étages, la nudité fonctionnelle de la salle Agora, *Tapage nocturne* prend à la lettre l'expression selon laquelle « les murs ont des oreilles » : c'est désormais à travers les différences de couleur et d'épaisseur des damiers qui composent cette mosaïque murale que résonnent silencieusement les bruits mêlés de la vie estudiantine – figeant ainsi la mémoire sonore, grouillante, souterraine et nocturne d'un espace de fête.

François de Coninck, *Tapage nocturne & Synonym's synonyms* / préface à la plaquette éditée à l'occasion de l'inauguration officielle des deux installations pérennes du Collectif VOID à l'université Saint-Louis, Bruxelles, décembre 2019.

Plus haut (le langage élève), dans les cages d'escaliers qui encerclent le grand auditoire central, *Synonym's Synonyms* opère un glissement d'une autre nature que celui qui a lieu sur un *dancefloor* lumineux ruisselant de bière et de sueur : le glissement inlassable du sens des mots, dans l'enchaînement trilingue et vertigineux de synonymes qui décline toutes les variations sémantiques que les deux artistes ont fait naître du verbe *étudier*.

On observe un déshabillage plutôt qu'un habillage, ici : par une circonvolution d'images mentales, de sens et de contre-sens, sont mis à nu le mot et la langue comme vecteurs de communication et de représentation. C'est juste, très : quelque chose dans le langage nous échappe sans cesse – et ce n'est pas sans ironie de le graver dans la pierre, sur les marches du temple du savoir, car l'université suppose précisément l'idée d'une maîtrise du langage, ce véhicule de tous nos savoirs, qui ressemble à un autobus bondé dans lequel nous tâchons de tenir debout en nous agrippant aux mains courantes des mots – lesquels nous transportent toujours, *in fine*, vers d'autres destinations que celle que nous pensions ou désirions leur assigner.

François de Coninck, curateur